L’Eclaireuz montre la voie de la réduction des déchets aux entreprises et aux pros

[Rediff] L’Eclaireuz, c’est le nouveau projet de Claire Cariou, initiatrice de l’association Cote Waste, qui a aussi réalisé en 2021 un « Tro Breizh » à vélo du zéro déchet. Au sein de la Coopérative d’Activité et d’Emploi Chrysalide, elle propose désormais ses services auprès des entreprises et professionnel.le.s, en les formant pour diminuer leur volume de déchets. Elle recevra le « prix du public » lors de la remise des Trophées Bretons des Transitions 2023, qui seront décernés le 5 octobre à Quimper.

On connaissait Claire Cariou pour Côte Waste, association dédiée au zéro déchet dans le Finistère Sud, qu’elle a fondée. Mais aussi pour son « Tro Breizh » à vélo sur les cinq départements de la Bretagne historique, à la rencontre des acteurs et actrices du zéro déchet et des bonnes pratiques en la matière, menées de façon collective. Son périple a donné lieu à un documentaire, « Cheval de Fer », diffusé notamment sur Tébéo. Claire donne aussi des conférences sur le sujet, et est actuellement en train d’écrire un livre sur son aventure à bicyclette de 2021 (elle cherche d’ailleurs une maison d’édition!)

Elle a ajouté une nouvelle corde à son arc, avec « l’Eclaireuz », qu’elle a lancée en début d’année. Une activité de formation, d’accompagnement et de conseils aux entreprises et professionnel.le.s dans leur démarche de réduction des déchets. « L’objectif, c’est de les familiariser avec cette action de diminution de volume, et de les rendre autonome sur le sujet », explique Claire, qui précise s’adresser à tous types d’entreprises et tout type de secteur. « Il y a toujours un moyen de réduire, de supprimer, d’optimiser, pour avoir à

la fin moins de poubelles ». D'autant plus que diminuer le volume de ses déchets est également synonyme d'économies, « ce qui n'est pas anodin », selon elle. Elle organise pour cela des sessions de formation sur un jour ou deux, et donne des outils « pour réaliser un plan d'action, et lever les obstacles sur le sujet ».

L'Eclaireuz, qui fait partie de la Coopérative d'Activités et d'Emploi (CAE) du Finistère Chrysalide, a aussi pour ambition la constitution d'un réseau de formatrices du zéro déchet. Claire travaille déjà en partenariat avec Aurélie Camerlynck, spécialiste des outils numériques et bureautiques, et Sabrina Toudic (à qui nous avons consacré un portrait ici, ndlr), qui propose des ateliers ludiques sur les enjeux environnementaux.

On pourra retrouver Claire avec l'Eclaireuz lors du salon Breizh Transition qui se déroulera les 4 et 5 octobre à Quimper. Un événement au cours duquel elle recevra le « prix du public » des Trophées Bretons des Transitions 2023.

Plus d'infos

https://leclaireuz.com/

Un « Bôlieu » pour un tourisme plus vert en Centre-Bretagne

[Rediff] Dans les Côtes-d'Armor, non loin de Guerlédan et de Loudéac, au Quillio, le Bôlieu offre un hébergement touristique davantage en adéquation avec les enjeux

environnementaux actuels. Emilie et Stéphane composent avec l'existant pour rénover écologiquement leurs deux gîtes. Un sèche- linge « low tech » est d'ailleurs en train d'être installé, inspiré des anciens séchoirs à peaux et à tabac.

C'est au lieu dit Bolu, rebaptisé « Bôlieu », que se sont installés en 2020 Emilie, Stéphane, leurs deux filles, ainsi que le père d'Emilie. Un changement de vie total, pour le couple, originaire du Sud de Rennes, mais qui revient en Bretagne après 15 ans passés à Oléron. Emilie était responsable d'un service musée et patrimoine, et Stéphane éducateur spécialisé. «Là bas, nous avions restauré notre maison de manière écologique. La ville de Marenne, où nous habitions était aussi engagée dans un Agenda21. Tout ceci nous a amenés peu à peu à interroger notre mode de vie », explique Emilie. Mais le déclic se produit lorsque le couple calcule ses frais réels pour faire sa déclaration d'impôts. « On s'est alors aperçus que chaque année, on faisait l'équivalent du tour de la Terre pour aller au travail ! Ca n'avait aucun sens ! », se remémore la jeune femme. En plus d'un bilan carbone mauvais, les trajets coûtent chers. C'est l'heure du changement. Adeptes des locations de gîtes en groupe et des vacances chez Accueil Paysan, leur envie de se lancer dans un projet d'hébergement touristique mais respectueux de l'environnement mûrit.

Compost et kit zéro déchet

Après avoir passé un an à la recherche d'un lieu en compagnie du papa d'Emilie, la petite troupe découvre le lieu-dit Bolu, sur la commune du Quillio, non loin de Guerlédan et de Loudéac. C'est le coup de foudre pour cet ancien corps de ferme, avec une partie manoir, qui comprend un logement, deux gîtes, ainsi qu'une grange du 19ème siècle. L'ensemble a été rénové, mais « avec du plaquo et du chauffage au fioul », détaille Emilie. Bien loin d'une réhabilitation écologique…Qu'à cela ne tienne, la famille va se lancer dans des travaux, pour « transformer l'ensemble et tendre vers un

éco-lieu, tout en s’adaptant à l’existant ». Le manoir, qui date du 17ème, va bénéficier d’enduits chaud-chanvre et de double vitrage, un poêle à bois sera installé. Il deviendra « Le Bômanoir », un gîte qui peut accueillir de 8 à 15 personnes sur 110m2. L’autre espace est baptisé « Le Bôlogis » et peux recevoir lui aussi le même nombre de touristes, Dans chacun des hébergements, des bacs pour le tri sélectif sont à disposition, un composteur, ainsi que des « kits zéro déchet », dans le but de faire découvrir aux locataires/vacanciers comment réduire le volume de leurs ordures, en utilisant par exemple des charlottes en tissu au lieu de l’aluminium, des éponges et de l’essuie-tout lavable…Les produits ménagers utilisés sont écocertifiés. Dans le jardin, on trouve aussi des toilettes sèches, un jardin potager, un verger, une prairie, une piscine traitée au sel, des haies sèches…. « On envisage aussi la récupération d’eau de pluie pour les toilettes au rez-de-chaussée », précise Stéphane.

Les kits zéro déchets disponibles dans les gîtes

Une des chambre du Bômanoir. Crédit photo : Cyril Folliot

Un séchoir à linge low tech

Le Bôlieu fait actuellement l'objet d'un nouveau chantier : l'installation d'un séchoir à linge. « La gestion du linge, c'est l'une de nos activités principales », soulignent Emilie et Stéphane. « C'est un poste énergétique important. Quand il fait beau, on peut faire sécher dehors, mais sinon c'est compliqué ». Afin de remédier au problème, le couple a choisi de se doter d'un séchoir à linge « low tech », et basse consommation, construit par une entreprise de menuiserie locale. Il est inspiré des séchoir à peaux et à tabacs utilisé autrefois, avec des clayettes en bois de châtaigner non traité, qui permettent de créer un courant d'air traversant qui sèche ainsi le linge. Ce bâtiment réhabilité abrite aussi la chaudière à granulés, qui a remplacé le chauffage au fioul,

et la conserverie : Emilie et Stéphane transforment les légumes et fruits du jardin ,ou issus des cultures d’une maraîchère située à 2 km, en confiture, jus, bocaux…Une manière pour eux de tendre également vers plus d’autonomie alimentaire, toujours dans la même démarche de proposer un hébergement touristique plus vertueux.

Le séchoir en bois

Plus d’infos

Marguerite & Cie, engagée pour « changer les règles »

Des distributeurs de protections menstruelles respectueuses de l'environnement et de la santé, accessibles gratuitement dans des lieux publics, entreprises, et établissements d'enseignement. C'est ce que propose Gaële Le Noane avec « Marguerite & Cie ». L'entreprise, basée à Plobannalec-Lesconil dans le Finistère, labellisée Esus, veut aussi plus largement « lutter contre les inégalités en levant le tabou des règles », et proposer des solutions contre la précarité menstruelle.

L'histoire de Marguerite & Cie commence avec une colère. Celle de Gaële le Noane, la fondatrice de l'entreprise. En 2017, alors encore orthophoniste spécialisée en cancérologie, elle découvre l'étude de la Direction Générale de la Consommation et de la Répression des Fraudes (DGCRF) sur la composition très chimique des protections menstruelles, serviettes et tampons : perturbateurs endocriniens, plastique responsable de la pollution marine, dioxine et pesticides au menu. «Ca m'a révoltée ! Je ne m'étais jamais penchée sur le sujet, alors que pour l'alimentation par exemple, j'étais passée au bio », retrace la finistérienne. Elle commence alors à chercher d'autres produits plus respectueux de l'environnement et de la santé, qui sont notamment vendus en Biocoop, et tombe sur la marque certifiée Natracare. « Mais, aller en Bicooop, ce n'est pas simple pour tout le monde », fait-elle remarquer. C'est

l’occasion pour Gaële de repenser à une remarque qu’elle s’était faite en 2012, concernant les « Box » auxquelles on pouvait s’abonner pour recevoir mensuellement des produits à domicile. « On y trouvait bien des rasoirs, du thé…mais pourquoi pas des protections menstruelles ? ». Dès 2017, elle décide alors de lancer son propre projet de box. « Je ne m’en rendais pas compte de l’ampleur de la tâche! », sourit-elle. « Il a fallu trouver un fournisseur, et Natracare a accepté. C’était une première victoire ! » Ensuite, restait le packaging, et le nom. Ce sera « Marguerite & Cie », en hommage « aux grandes autrices françaises, notamment Yourcenar et Duras, et aussi à Marguerite Durand, une suffragette féministe au parcours incroyable ».

Un brevet déposé en 2019

Dès le 1er janvier 2018, Gaële Le Noane se lance seule dans l’entrepreneuriat, avec la première box menstruelle française, « 100% bio et solidaire ». En effet, pour une boite vendue, une autre était offerte à l’association « Agir pour la Santé des Femmes » (ADSF) qui distribue des kits d’hygiène à des femmes en situation de grande précarité. Mais la chef d’entreprise souhaite alors aller encore plus loin. « Pourquoi est ce que l’accès aux protections menstruelles n’est pas gratuit ? ». L’idée de lancer des distributeurs proposant tampons et serviettes en accès libres lui vient, et un brevet est déposé en 2019. Le système proposé par Marguerite & Cie est simplifié : il n’y a pas de manipulation à effectuer pour la recharge, tout est sécurisé et permet également un gain de temps.

Lever le tabou autour des règles

Le brevet à peine déposé, les demandes affluent déjà. L’Université Rennes 2 et le Crous de Bretagne passent des commandes. Les premiers distributeurs sont fabriqués à Quimper.

Aujourd'hui, on en compte 6000 installés, en France et dans cinq pays européens. « On estime qu'on touche 1 million trois cent mille bénéficiaires » souligne Gaële. Une réponse au problème de la précarité menstruelle, qui touche encore de trop nombreuses personnes. Un pas de plus aussi sur la question de l'égalité femmes-hommes, et du mieux-être au travail. Et pour des protections plus respectueuses de l'environnement et de la santé, car celles proposées par Marguerite & Cie sont à base de coton bio, blanchies sans chlore. On trouve ainsi les distributeurs « classiques », dans les collèges, lycées (avec la Région Bretagne), mairies, lieux publics, gymnases… et également des « capsules » (appareil de plus petite taille et plus ergonomique) dans plus de 250 entreprises, certaines appartenant à de grands groupes. Marguerite et Cie, qui emploie 13 personnes, est par ailleurs labellisée Esus : tout le conditionnement est réalisé par deux Esat et une entreprise adaptée, basées en Bretagne et en région parisienne. « Cela permet de mailler le territoire, car le modèle logistique est ainsi reproductible ailleurs en France, ce qui permet de limiter l'impact écologique », déclare Gaële, qui souhaite aussi avec son entreprise, au delà de la simple distribution de protections menstruelles, lever le tabou qui règne encore au sujet des règles. Des ateliers de sensibilisation sont d'ailleurs proposés dans les collèges et lycées. « La situation s'améliore, mais il y a encore, selon des sondages, la moitié de la population qui ne veut pas en parler ! ». Elle avoue d'ailleurs avoir connu quelques moments compliqués lors du développement de son projet, notamment concernant les financements, du fait de la nature même de son activité. Aujourd'hui, la Finistérienne, avec Marguerite & Compagnie, semble néanmoins en voie de « changer les règles ». Et vient de lancer des kits spéciaux pour équiper désormais les hôtels !

Plus d'infos : https://margueriteetcie.com

Devenez enquêteur/enquêtrice et dénichez les « arbres remarquables » de Bretagne !

[Rediff] La biodiversité vous intéresse ? Les arbres sont pour vous comme des amis ? Vous avez envie de contribuer à leur préservation ? Alors pourquoi ne pas participer à l'inventaire régional des « arbres remarquables » de Bretagne, en devenant enquêteur ou enquêtrice bénévole sur le terrain, avec la Maison de la Consommation et de l'Environnement, basée à Rennes.

Le projet « Arbres remarquables » a été lancé en 2007. Cet inventaire participatif, piloté par la Maison de la Consommation et de l'Environnement (MCE) de Rennes et des partenaires dans les différents départements, a pour objectif de « préserver et valoriser le patrimoine des arbres remarquables sur le territoire breton par la réalisation d'un inventaire régional, informer et sensibiliser le public sur les enjeux liés à ce patrimoine : développer sa connaissance de l'arbre, de son rôle dans l'écosystème, des techniques de plantations, d'entretien, et proposer aux éducateurs un outil de découverte et de valorisation de l'arbre, adapté aux spécificités de la Bretagne », peut-on lire sur le site de l'opération.

Mais qu'est ce qu'un arbre remarquable ?

C'est un arbre qui est « remarquable » de par ses dimensions, sa morphologie, son âge, sa rareté, son emplacement, son histoire, sa situation géographique… « Il faut cependant

distinguer un arbre « spécial » ou « intéressant » d'un arbre « remarquable » Le sentiment de « remarquabilité » qu'il éveille doit être perçu par tous », précise cependant la Mce sur son site.

Depuis le lancement de l'opération, près de 2000 arbres ont été signalés, et 1600 « contrôlés ». Des comités d'homologation constitués de passionnés et professionnels en ont retenus 400, qu'on peut retrouver sur une carte disponible ici : https://arbresremarquablesbretagne.gogocarto.fr/

Chacun.e est invité.e à participer à cette grande opération participative, en envoyant un formulaire d'ajout d'un arbre à la carte.

Pour celles et ceux qui veulent aller plus loin et s'investir davantage, il est possible de devenir « enquêteur » ou « enquêtrice ». Il s'agit de se déplacer pour voir l'arbre in situ, afin de valider ou non l'ajout de celui-ci à la base de donnée. Un comité d'experts se réunira ensuite pour évaluer les arbres ajoutés l'année passée et les catégoriser en « arbres remarquables » en respectant des critères de notation.

Pour participer en tant qu'enquêteur ou enquêtrice, il suffit de s'inscrire auprès de la MCE, par mail : arbres@mce-info.org / 02.99.30.35.50

Une formation sera ensuite organisée, avec un partenaire de la MCE spécialiste du sujet.

Plus d'infos

https://www.mce-info.org/

Portrait. Des salles de marchés à Londres à la monnaie locale de Morlaix, l'itinéraire peu commun de Nicolas

[Rediff] Rencontre avec Nicolas Makeiew, coordinateur de l'association pour une Monnaie Locale en Pays de Morlaix, le Buzuk. Un poste qu'il occupe depuis deux ans, après avoir effectué un virage dans sa carrière professionnelle et dans sa vie personnelle. Du trading à la city de Londres **aux bureaux de Kerozar, lieu de développement de l'économie sociale et solidaire, il nous raconte son parcours et ses choix.**

Depuis 2016, la monnaie locale Le Buzuk trace son sillon sur le secteur de Morlaix. Au fil des années, les billets colorés (mais aussi désormais l'application sur smartphone!) sont utilisés aussi bien par des citoyen.ne.s, des entreprises, des associations, des producteur.rice.s., des collectivités, pour effectuer leurs achats locaux. Un projet porté par une solide équipe de bénévoles, mais aussi par Nicolas Makeiew, salarié de l'association depuis maintenant deux ans. « Je suis coordinateur du Buzuk », explique-t-il. « *Ma principale mission, c'est de développer le réseau des acteurs de la monnaie locale, qui partagent notre charte de valeurs ». Un poste qui l'amène aussi à « faire de l'éducation populaire auprès du grand public »*, en animant par exemple des ateliers et des conférences sur le fonctionnement d'une monnaie locale. Sans oublier l'aspect « logistique » : faire en sorte que les utilisateur.rice.s puissent avoir des billets, que les

professionnel.le.s puissent reconvertir des Buzuks en euros si besoin…Nicolas est donc en quelque sorte un « couteau suisse », qui gère aussi les équipes de bénévoles et la vie associative, sans oublier la recherche de financements et subventions. *« Tout ce qui fait le quotidien d'une association, mais avec la monnaie comme spécificité. »*.

Une plongée dans le « grand bain » du milieu associatif pour Nicolas, qui a effectué un virage à 180 degrés dans sa carrière professionnelle et son mode de vie.

Ambiance « Le Loup de Wall Street »

En effet, avant d'être le salarié du Buzuk, le trentenaire a eu une carrière. *« Je travaillais à la City de Londres, dans une grande banque d'investissement, je faisais du trading d'obligations. J'étais dans une salle des marchés, avec des traders »*. Et ce pendant cinq ans. *« C'est un peu le grand écart avec ce que je fais aujourd'hui »*, sourit-il. *« Ce sont deux mondes radicalement opposés »*. Un environnement qu'il jugeait à l'époque « *très stimulant* ». *« Il y avait beaucoup d'adrénaline, de pression »*. Un milieu également très majoritairement masculin, avec beaucoup de concurrence, et *« d'humiliations »* aussi. On imagine sans peine une ambiance similaire à celle décrite dans le film de Martin Scorcese « Le Loup de Wall Street », dans lequel on suit l'ascension et la chute d'un jeune loup de la finance interprété par Leonardo Di Caprio. *« Il y a des scènes qui sont très réalistes »*, avoue d'ailleurs Nicolas, qui, au bout d'un moment, ne se sent plus aussi bien dans ce milieu particulier. *« Au final, j'avais réussi, je travaillais 90 heures par semaine, je gagnais très très bien ma vie. J'étais jeune, mais j'étais malheureux »*, confie-t-il. *« J'étais seul, parce que j'étais loin de ma famille et de mes amis. J'étais entouré par tous les autres financiers de la City, on vivait ensemble, parce qu'en fait on vivait au boulot. Et après le boulot, on sortait ensemble »*, raconte-t-il. *« J'étais avec des personnes qui ne me faisaient pas du bien »*. Un environnement viril, très « mâle alpha »,

avec beaucoup d'excès. Un monde « hors-norme, superficiel » qui pourtant au départ l'avait attiré. Ne s'y retrouvant plus, Nicolas décide alors de demander son transfert à Paris, sur le même poste. Il fait son retour à la capitale, son territoire d'origine. C'est alors le début d'un processus de « renoncement » à ce milieu. Il rencontre sa future femme, qui elle, est éducatrice spécialisée auprès de migrants à la rue. *« Ca a été une prise de conscience assez énorme »*, reconnaît le coordinateur du Buzuk. *« Le soir, on avait des discussions surréalistes sur nos journées respectives ! Je me censurais pas mal, je me demandais comment est ce que je pouvais parler de ma journée après la sienne. C'était complètement indécent ! »*.

Nicolas avoue avoir alors ouvert les yeux sur *« beaucoup de choses »*, notamment sur le monde de la finance. *« Mais surtout sur le monde d'où je venais »*, admet-il. *« J'étais un pur produit de mon environnement. Je viens des Hauts-de-Seine, d'une famille bourgeoise, j'ai fait une école d'ingénieurs privée…j'étais sur les rails de ma destinée »* .

Un confinement passé à Morlaix

Mais parfois on décide de suivre un chemin autre que celui qui nous est tout tracé….

« Un jour, j'ai décidé de quitter les rails. Ca a été un peu dur pour mon entourage. Ca l'est encore aujourd'hui », raconte Nicolas, qui, suite, à sa décision de quitter enfin le monde de la finance, traverse une période de questionnement sur la suite de sa carrière. Avec sa compagne, qui elle aussi quitte son travail, ils décident de voyager. Pendant un an, le couple part en Nouvelle-Zélande, et vit de petits boulots. *« On en a profité pour réfléchir à la suite »*. Et fin 2019, c'est le retour en France, direction Morlaix, d'où vient la compagne de Nicolas. Vient alors le Covid, et le tout premier confinement, passé en Bretagne. L'occasion pour le francilien d'origine de découvrir la région, et de tomber sous la charme de la cité du

viaduc. *« Malgré le contexte inédit et un peu anxiogène, c'était super sympa ! »* rigole-t-il. *« J'ai adoré me poser, découvrir ce territoire, prendre le temps d'aller chez les producteurs pour s'approvisionner »*. Il propose alors sa compagne de s'installer sur place. Très vite, il prend conscience du *« caractère militant »* et associatif de Morlaix et ses alentours. Et croise en ville les nombreuses pastilles *« Ici on prend le Buzuk »* sur les vitrines des commerces. Intrigué, Nicolas se renseigne et rencontre alors les bénévoles de la monnaie locale, devient à son tour membre de l'équipe, et est donc recruté en tant que coordinateur depuis 2021, ravi de mettre ses compétences au service *« d'un projet citoyen »*.

« Je m'épanouis dans beaucoup de choses immatérielles »

Mais le changement chez le néo-breton n'a pas été qu'une reconversion professionnelle. C'est aussi une nouvelle manière de vivre. *« Tout mon rapport à ce qui fait qu'on est heureux dans la vie a changé »*, souligne-t-il. *« Aujourd'hui, je considère que je n'ai pas besoin de gagner autant d'argent qu'avant pour être heureux dans la vie »*. Pour lui, le bien le plus précieux est le temps. *« On a beau être très riche, on ne peut pas lutter contre. J'ai gagné beaucoup de temps par rapport à ma vie d'avant, je travaille maintenant 35 heures par semaine sur quatre jours. Je m'épanouis dans beaucoup de choses immatérielles, telles que la solidarité, les moments de convivialité, le spirituel, l'intellectuel… Je me nourris de choses qu'on ne peut pas toucher, qu'on ne peut pas acheter »*.

Avant de devenir salarié du Buzuk, le jeune homme a par ailleurs suivi un Master en Écologie Politique, spécialisé sur la Décroissance, dispensé par l'Université de Barcelone. *« Ca m'a beaucoup parlé. J'ai découvert quelque chose d'assez exceptionnel : toute les règles qui régissent notre économie n'ont jamais pris en compte les limites planétaires ! »*. Une autre prise de conscience pour Nicolas, pour qui le *« mythe de la croissance »* s'effondre. Il apprend aussi beaucoup sur le

décolonialisme, et le féminisme, auquel il croit beaucoup. *« Depuis Me Too, il s'est passé quelque chose qui semble inarrêtable, qui infiltre toute la société. De plus en plus de comportements sont traduits en justice, c'est très fort ! »*.

« Tout cela m'a ancré dans un autre paradigme que celui duquel je viens. Il y a encore beaucoup de choses à changer dans notre société. Désormais je ne peux plus revenir en arrière », affirme-t-il *« En tout cas aujourd'hui, je suis content du chemin que j'ai effectué pour arriver jusqu'ici, dans une ville à taille humaine, avec la nature à proximité, la mer… et la création d'une communauté d'entraide, de moments de convivialité, la fondation d'une famille… il n'y a rien de mieux que ça. C'est mieux que d'être à la City à Londres, entouré de six écrans, à ne regarder que des chiffres 90 heures par semaine ! »*, conclut-il en souriant.

http://www.eco-bretons.info/wp-content/uploads/2023/08/itw-nicolas.mp3

Des portraits qui se conjuguent désormais autant au féminin qu'au masculin

Depuis 2020, nous vous proposons une série de portraits de femmes engagées dans des initiatives de transition écologique en Bretagne (https://www.eco-bretons.info/edito-portraits-de-femmes-en-transition-ces-eco-bretonnes-qui-font-bouger-lecologie-dans-nos-territoires/). L'objectif est de mettre en lumière des femmes qui, partant d'un quotidien ne les satisfaisait pas, en ont modifié le cours et, ce faisant, ont intégré dans leur vie une autre façon de concevoir leurs rapports à la planète et aux autres. Beaucoup d'entre elles sont aujourd'hui des porteuses

de projet, et nous souhaitons mettre en valeur leur parcours, leurs valeurs, leur manière de voir les transitions écologiques et sociales. C'est ainsi, vous avez pu jusqu'à présent découvrir le parcours et les actions de 16 d'entre elles.

Ce projet a été soutenu financièrement, d'abord par la Région Bretagne et la DREAL (Direction Régionale de l'Environnement, de l'Aménagement et du Logement ») et désormais par la Direction Régionale pour les Droits des Femmes et l'Egalité.

S'il reste primordial de contribuer à mettre en œuvre des actions permettant d'établir l'égalité – hélas encore bien relative – entre les femmes et les hommes, cela ne signifie pas pour autant que ces derniers soient à mettre au second plan au motif de rétablir l'équilibre. C'est d'autant plus vrai que, au vu de l'immensité des chantiers à mener pour faire face à des enjeux écologiques déterminants pour notre avenir commun sur une planète encore habitable, toutes les forces humaines sont essentielles. Et des hommes y contribuent de belle façon. Nous vous invitons dès à présent à en découvrir quelques-uns d'entre eux avec nos portraits d'éco-Bretons en transition, accueillis dans une nouvelle rubrique, aux côtés de celle de nos éco-Bretonnes.

Laurence Mermet, présidente d'Eco-Bretons

Les quatre saisons du vivant se découvrent dans Cui-Cui

Collaboratif, associatif et saisonnier, le fanzine rennais Cui-Cui fait la part belle au vivant. La faune, la flore, les paysages qui nous entourent sont mis à l'honneur dans ce

support «pop », grâce à des nouvelles, contes, poésies, illustrations…Deux numéros sont d'ores et déjà disponibles.

Faire se croiser le vivant et la pop culture, tel est l'objectif du fanzine « Cui-Cui ». Un projet lancé par l'association Faon/Zine, coordonnée par Marine Litou et Timothée Cantard, et qui propose également des ateliers et animations pour sensibiliser à la protection du vivant. « En créant Cui-Cui, on avait envie de travailler sur un format qui combine à la fois l'art et le naturalisme, et d'embarquer le lecteur.rice dans un imaginaire », explique Timothée, qui est naturaliste. « Le fanzine est un support beaucoup lu, créé par des passionnés, ce qui nous correspondait bien ». Les formats proposés dans le fanzine sont variés : portrait, poésie, contes, nouvelles…La réalisation est aussi participative.

Le premier numéro de Cui-Cui, qui a pour particularité de paraître à chaque saison, est sorti en mai. Au programme de ce numéro de printemps, réalisé en collaboration avec l'association Printemps Bruyant : l'histoire de l'herbe d'or, plante des légendes d'Armorique, des portraits d'animaux et végétaux (huppe fasciée, Lychnis fleur de coucou…), des histoires d'interactions entre non-humains, une recette…32 pages qui marient textes et illustrations. « On monte une équipe, et on se répartit les sujets », précise Timothée. « Les artistes qui illustrent et ceux qui écrivent se rencontrent autour d'un sujet, pour un travail à quatre mains. Cela permet d'ouvrir les champs de l'imaginaire ».

Un deuxième numéro, consacré à l'automne, est paru en novembre. L'équipe des contributeurs.rices s'est étoffée, passant de 9 à 16 . On trouve dans ce second numéro l'histoire de la grue cendrée qui nous rend visite l'hiver, les aventures de truites de rivière, de citrons et de grands rhinolophes, un « pacte de cohabitation » avec le loup, et deux rubriques réalisées avec l'association La-Haut, qui a proposé un séjour « perché » dans les arbres pour des jeunes rennais. (expérience qui a donné naissance au documentaire « Les Barons

Perchés », ndlr). « Nous avons écrits des textes avec eux en haut des arbres », souligne Timothée.

Pour chaque sortie de numéro, une soirée de lancement est organisée. « Le fanzine devient aussi un support d'animation. Cela permet également de faire se rencontrer divers publics, de décloisonner et de croiser les approches, en invitant d'autres associations par exemple ». Pour le numéro d'hiver, Wild et les Soulèvements de la Terre étaient conviées.

Indépendant et non subventionné, édité à 750 exemplaires, Cui-Cui, qu'on peut se procurer en pré-vente avant sa sortie, est disponible dans plusieurs librairies bretonnes, essentiellement sur le secteur de Rennes. Mais on peut le trouver également à Douarnenez ou à Port-Louis. Si d'autres librairies sont intéressées, elles peuvent contacter le fanzine. De même pour celles et ceux qui veulent contribuer au prochain numéro (qui sera celui de l'été 2024) !

Plus d'infos et pour commander Cui-Cui en ligne : https://faonzine.fr/